



FAMILLE

NOTRE VIE



## Au « non » du père

Les enfants le savent bien : Papa n'est pas une maman comme les autres... En matière d'éducation, le Dr Aldo Naouri rappelle le rôle fondamental du père qui s'interpose entre la mère et l'enfant, incarne le « non », donne des limites. Et rend ainsi possible la vie en société.

Propos recueillis par **Stéphanie Combe**  
Illustrations : **Aurélie de la Pontais**, pour FC

**D**ans votre livre <sup>(1)</sup>, vous comparez le couple à une échelle double. Pourquoi ?

Chaque conjoint est différent et complémentaire. L'hébreu traduit ainsi ce verset de la Genèse : « Il n'est pas bon que l'homme vive seul. Je ferai pour lui une aide contre lui ». Pourquoi ce « contre » inattendu ? La science nous apprend que toute vie obéit à ce principe d'opposition qu'elle nomme « homéostasie ». De cet équilibre fragile entre des forces égales et opposées jaillit la vie. De la même façon, le couple est à l'image de l'échelle double, qui tient grâce à la poussée que

ces deux éléments exercent l'un contre l'autre. La complémentarité du couple garantit cet équilibre, qui s'avère nécessaire dans l'éducation des enfants.

Pour se construire, l'enfant a besoin des deux modalités, maternelle et paternelle : la subtile obstination féminine, au service sécurisant de la satisfaction des besoins de l'enfant, et, face à elle, l'inter-

**Le Dr Aldo Naouri,**

74 ans, ancien pédiatre, connu pour son analyse de la société et des liens familiaux, vient de publier son 16<sup>e</sup> livre (voir note p. 34).



S. COMBE

position masculine qui pondère, permet à l'enfant de s'aguerrir, de maîtriser son désir, passant ainsi du registre pulsionnel, naturel, à la culture, rendant possible son intégration à la vie en société.

### Pourquoi l'homme doit-il s'interposer entre la mère et l'enfant ?

Par nature, la mère est toujours disposée à répondre « oui » aux demandes de son enfant. C'est comme si elle ne pouvait se résoudre à l'avoir mis au monde : elle continue de vouloir satisfaire l'intégralité de ses besoins, comme elle le faisait pendant sa grossesse. Elle est tentée de tisser ce que j'ai nommé un « *utérus virtuel extensible à l'infini* ». Elle cherche à ce que son enfant « ne manque de rien ». Or, de qui ne manque de rien, le latin dit qu'il est *incestus* (*cestus*, du verbe *careo*, « je manque »).

### C'est alors que le père intervient ?

La découverte d'un biologiste allemand, en 1984, est passée totalement inaperçue et reste ignorée des médecins. Il a démontré que le placenta et le cordon ombilical sont d'origine exclusivement paternelle : ils sont régis par les gènes du seul spermatozoïde, ceux portés par les chromosomes féminins étant inactivés. Or qu'est-ce que le placenta ? Un filtre qui s'interpose entre le corps de la mère et celui du fœtus, pour régler leurs échanges et s'empêcher de s'entretenir. Voilà une parfaite métaphore de la fonction du père !

Le père rappelle la mère à sa féminité. Il retire à l'enfant la toute-disponibilité de sa mère. Sur cette toute première frustration, fondamentale, se grefferont les autres. Cette distance permet notamment à l'enfant de prendre conscience de ses ressources propres et d'explorer son autonomie. Le couple redevient premier. Il importe que les femmes se sentent « femme de » avant d'être « mère de ».

### Comment une mère peut-elle éviter d'être dans la toute-puissance à l'égard de ses enfants, et de les « confisquer » à leur père ?

La grossesse entraîne une relation très forte, viscérale, à la mère. Le tout-petit se sent dans une extrême dépendance. Sa mère, qui est indispensable à sa survie, a le pouvoir de l'abandonner à son sort, à la mort. Entre 1 et 3 ans, il tente de s'y opposer. Or son destin dépend étroitement de la manière dont elle réagit à ses comportements. Si elle se résigne à satisfaire tous ses caprices, elle le conduit à se développer sur le mode de la nature. Il deviendra un petit tyran domestique, puis affichera en grandissant un profond mépris des lois, qu'il s'évertuera à transgresser.

Si, au contraire, la mère censure fermement les comportements capricieux au nom des règles et des lois – sans lui confisquer sa tendresse –, elle le libère de son angoisse. Car l'enfant perçoit les « non » comme ne venant pas d'elle, qui a vocation

### Le chiffre

**28%**  
des adolescents  
français vivent  
exclusivement  
avec leur mère

(Source: Ined.)

de dire « oui » à tout, mais de son père, à l'origine de tous les « non ». Elle met alors en place un modèle de relation placé sous le signe de l'homéostasie, nécessaire à la dynamique de vie. Elle lui apprend à maîtriser et à refouler ses pulsions inutiles. Restant puissante, mais pas toute-puissante, elle permet à l'enfant de se structurer normalement et de devenir un être sociable.

### Quelles sont les conséquences d'une éducation dont le père est évacué ?

Le lien père/enfant n'existe que si la mère l'introduit. Le corps social soutenait le père dans cette mission, et contraignait la mère à lui reconnaître la primauté. Jadis, les femmes agissaient en principe au nom de leur mari, ce qui, en réalité, ne les empêchait pas de n'en faire qu'à leur tête !

Le retrait du pouvoir au père a livré l'enfant à la puissance aliénante de la mère, qui refuse de plus en plus ouvertement de « partager » son petit. La « coparentalité », qui est un leurre, ne veut plus différencier les parents. Aux États-Unis, les documents administratifs ont déjà remplacé les rubriques « Père » et « Mère » par « Parent 1 » et « Parent 2 ». C'est gommer la différence fondamentale entre le père et la mère, et se priver de leur complémentarité. Or la psychanalyse montre que le développement d'un être humain est compromis s'il reste attaché de façon excessive à sa mère. Il faut qu'un pouvoir – incarné par le père – s'oppose à la puissance de la mère.

## Dieu, un modèle pour tous les pères

« Le devoir d'éducation a ses racines dans la vocation primordiale des époux à participer à l'œuvre créatrice de Dieu », pointe Jean-Paul II dans *Familiaris consortio* (1981), où il rappelle que les parents ne sont pas seuls dans cette tâche si noble, et parfois bien rude. Un texte magistral qui croise les dimensions verticale et horizontale de l'éducation dans un bel équilibre : « La famille est la première école des vertus sociales dont aucune société ne peut se passer ».

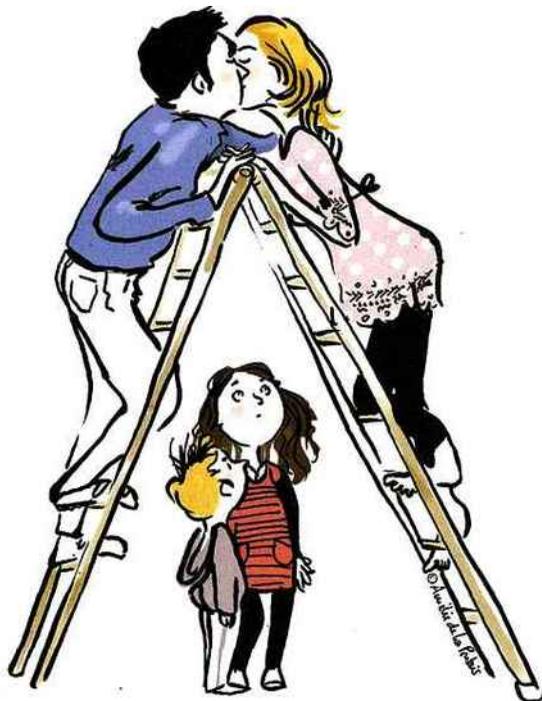
Car l'amour entre les parents est bien le socle de l'amour pour les enfants. Et « l'homme doit vivre avec son épouse une forme toute spéciale d'amitié personnelle », insiste le pape, en précisant que

le chrétien « est appelé à développer une attitude d'amour nouveau qui manifeste envers sa femme la charité délicate et forte qu'a le Christ pour l'Église ».

De la même façon, la responsabilité du chef de famille prend modèle sur l'autorité divine :

« En manifestant et en revivant sur terre la paternité même de Dieu, l'homme est appelé à garantir le développement unitaire de tous les membres de la famille ».

Car les enfants sont un don de Dieu, confiés aux parents par pure grâce, pour les faire croître en sagesse et sainteté. Mais pas de croissance sans une autorité sur laquelle s'appuyer et s'orienter, tant sur le plan naturel que surnaturel.



«Le père retire à l'enfant la toute disponibilité de sa mère. Il importe que les femmes se sentent "femme de" avant d'être "mère de".»

**Dans votre livre, vous démontrez que la belle-mère paternelle soutient son fils dans ce rôle...**

Que se passe-t-il lorsque son fils se marie ? En devenant belle-mère, elle change de camp : elle abandonne la cause des femmes, prend désormais le parti de son fils, et le protège des tentatives de toute-puissance de son épouse. Ainsi, les belles-mères paternelles se placent du côté de la « limite » masculine, contre celui de la « non-limite » féminine. Elles deviennent alors promotrices de culture.

**Nul ne contestait jadis l'autorité du père de famille. Elle semble plus difficilement acceptée aujourd'hui...**

Le patriarcat a soumis les femmes et les a maltraitées. Je ne le défends pas : il a mérité son procès, réalisé dans les années 70 par le mouvement féministe. Mais lorsqu'on a voulu réduire les inégalités, réellement inacceptables, on s'est trompé de cible. On s'est attaqué non pas aux inégalités, mais aux différences, qu'on a décidé de supprimer, sans s'aviser qu'on attentait alors gravement à la première richesse des rapports humains.

Le féminisme a conquis les masses. Le couple a été décrédibilisé, la sexualité est devenue la valeur première. Le taux de divorce a explosé, les familles recomposées et monoparentales se sont multipliées. L'individu revendique désormais le respect du moindre de ses désirs. Tout ce qui faisait le sou-

bassement symbolique des lois en a pris un coup.

La féminisation de notre société mène à l'avènement du « toujours plus » si féminin, et à notre société de consommation. Les enfants sont devenus l'objet d'un véritable culte, préservés de la moindre frustration. Cette éducation les a rendus accros au plaisir, devenu non pas leur espoir ou leur but, mais leur ordinaire obligé. Elle a convaincu les jeunes non seulement qu'ils pouvaient tout avoir, mais qu'ils avaient droit à tout. Le « tout, tout de suite » a évacué l'attente qui permet la patience, le recul, la réflexion et la maturation.

Quel drame ! Dès lors, pourquoi différer la satisfaction du plaisir sexuel quand ils sont en âge d'être envahis par leur désir ?

**Qu'est devenu le père, qui était le garant de cette notion de « limite » ?**

C'est toute la question ! Doris Lessing, une grande féministe et prix Nobel de littérature, déclarait : « Nous avons obtenu pas mal d'égalité [...]. Mais qu'est-il arrivé aux hommes ? Des femmes stupides, ignorantes et méchantes peuvent déprécier les hommes les plus doux, les plus gentils et les plus intelligents qui soient, et personne ne proteste. Eux-mêmes semblent si avachis qu'ils ne répliquent même pas. Il est temps qu'ils s'y mettent ».

Les hommes ont adhéré à ce principe de « non-limite ». Les lois ne sont plus intériorisées, les sociétés sont contestataires. La morale, les lois, en ont pris un coup, on ment, on triche... Nos civilisations ont cru devoir s'affranchir des règles, repères et rituels, qui invitaient fermement chacun à s'y plier pour le bonheur de tous. Si le père n'assume pas sa propre limite et sa fonction « limitante » auprès des enfants, nous revenons au règne du pulsionnel et nous retournons purement et simplement vers la barbarie.

Tous les interdits (meurtre, vol, adultère, etc.) s'adosent à la toute première loi de l'espèce, c'est-à-dire à l'interdit de l'inceste, qui établit la reconnaissance de l'altérité. Si un processus quelconque la remet en cause, tout ce qui aura été construit sur elle s'abattra également, par un effet domino. Tout comme, à l'inverse, abatte progressivement ces lois finirait par remettre en cause la loi première. On ne peut malmenier impunément une loi instaurée depuis des centaines de millénaires. Ce serait la ruine du progrès produit par la culture, et le retour au règne anarchique de la nature.

**La foi nous enseigne que nos enfants sont d'abord enfants de Dieu. Cela aide-t-il à établir une relation juste ?**

Dieu distribue les cartes, mais c'est à nous de jouer le jeu. Et on peut jouer n'importe comment... Cette liberté offerte nous renvoie à notre qualité d'être humain. Et à notre responsabilité d'éducateurs, que les parents ont à exercer au mieux. ●



(1) *Les Belles-Mères – Les beaux-pères, leurs brus et leurs gendres*, par Aldo Naouri, Odile Jacob | 316 p., 22,90 €